

VOYAGES ET AVENTURES

CHEZ LES PATAGONS

I

U'ON se figure une plaine immense et se confondant avec le ciel dans tout le cercle de l'horizon, plaine aride, désolée, uniforme, ne possédant qu'une rare verdure, sorte de pelage presque roux, une poussière argileuse, du sable et, dans quelques plis de terrain, de maigres et chétifs arbustes ne dépassant pas 6 ou 8 pieds de hauteur : telle est la Pampa qui s'étend du 43° degré de latitude sud jusqu'au détroit de Magellan par 54 degrés et se trouve comprise, en longitude, entre le 66° et le 74° qui suit presque complètement la Cordillère des Andes.

L'année dernière, au commencement de 1885, une véritable caravane était campée au milieu de cette immensité, en face d'une chaumière semblable à toutes celles qui sont semées à d'énormes intervalles dans la Pampa argentine.

Mais avant de nous occuper de la maison, parlons des voyageurs qui avaient établi leur camp à ses côtés.

Ils étaient là quatre Européens et un chasseur, qui avait revêtu le costume complet et traditionnel de Bas-de-Cuir immortalisé par Fenimore Cooper.

Malgré la chaleur qui était intense, un feu flambait sur le sol, composé de cette herbe haute et dure appelée *paja brava* ou *pampa* qui a donné son nom à la région entière et qui constitue le plus terrible obstacle à l'industrie pastorale dans ces vastes déserts, parce que les animaux la foulent aux pieds avec colère, refusent de s'en nourrir et, faute d'autres pâturages, dépérissent et meurent le plus souvent.

Le plus âgé des Européens groupés autour du feu qu'un Indien venait d'allumer, était un homme de courte taille, outrageusement chauve, portant à la mode des officiers de marine la lèvre supérieure et le menton rasés, et n'ayant d'autre partie poilue que deux favoris taillés en pattes de lièvre. Cet homme, âgé d'environ soixante ans, n'était autre que le docteur Leroux qui s'est acquis une réputation sans pareille dans le monde des explorateurs et des savants.

Ses trois compagnons étaient plus jeune ; la bonne humeur et la santé resplendissaient sur leurs visages ; nous les aurons bien vite présentés à nos lecteurs.

Celui de droite, un grand et fier gars de vingt-cinq à vingt-huit ans, droit et élégant comme un bambou, portait une fine moustache qu'il dédaignait de tordre en crocs, bien qu'à son allure franche et martiale il fut facile de reconnaître en lui un officier de l'armée française.

C'était en effet le comte Camille de la Boyse, qui avait donné sa démission de capitaine des chasseurs à cheval, lorsque, l'année précédente, sa tante la chanoinesse était morte, le faisant son unique héritier de cinq cent mille francs de rente.

Près de lui se trouvait son ami le peintre Beaudoin, qui s'est fait depuis une dizaine d'années une réputation méritée au Salon où il a gagné des médailles, non seulement comme paysagiste, mais encore comme peintre de figure.

M. Beaudoin était un gros garçon court de taille, portant une abondante chevelure blonde et frisée et laissant pousser sa barbe entière qui lui couvrait toute la poitrine.

Le quatrième voyageur frisait la cinquantaine : c'était un homme correctement rasé, vêtu comme une gravure de mode, solennel et grave comme Joseph Prud'homme dont il semblait être la réincarnation.

M. Barbier, en effet, était un ancien fabricant de peignes et brosses qui avait fait dans cette intéressante industrie une belle fortune. Mais hélas ! les richesses n'avaient pu lui donner ce qui avait manqué à sa jeunesse, le fonds d'instruction qui assure à un homme une situation normale dans la société.

Le peintre Beaudoin, qui se souvenait de sa vie de rapin et de ces plaisanteries d'atelier qu'on désigne sous le nom générique de scies, avait pris pour but de ses plaisanteries le malheureux M. Barbier qui, du reste, endurait avec une candeur angélique les traits de son adversaire.

—Seriez-vous, par hasard, demandait un jour le

M. le docteur Leroux, membre de la grande Société de géographie de France et de la Société de géographie commerciale de Paris, correspondant du Muséum d'histoire naturelle, reçut de monsieur le ministre de l'instruction publique une mission ayant pour but l'étude des races indigènes des deux Amériques, races connues sous le nom général, autant qu'impropre, d'Indiens et spécialement celle de ces tribus presque encore totalement inconnues qui composent la nation des Patagons.

Au moment où il faisait ses préparatifs de départ, le docteur fit la rencontre sur le boulevard Montmartre, du jeune comte Camille de la Boyse avec la famille duquel il s'était lié de longue date.

M. Camille, c'est ainsi que le docteur l'appelait, depuis qu'il avait aidé à le mettre au jour, lui fit part de la mort de sa tante et de la fortune inespérée qui lui tombait ainsi du ciel et quand il sut que le savant allait partir pour un long voyage :

—Cher docteur, dit-il, permettez-moi de vous accompagner. Contrairement à ce qui arrive généralement aux héritiers, Paris n'a plus pour moi d'attraits : j'ai soif de nouveautés et d'aventures.

—Donc c'est convenu, je pars avec vous et je vais prendre mes précautions pour ne pas vous gêner en route et pour vous défrayer des embarras dont je pourrais être la cause.

Devisant ainsi, les deux amis entrèrent au café de Madrid, où ils rencontrèrent attablés en face l'un de l'autre, le peintre Beaudoin et le solennel M. Barbier.

On se serra la main, car on était de vieux amis et quand le comte Camille eut fait connaître la résolution qu'il venait de prendre, le peintre poussa un grand soupir.

—Que vous êtes heureux d'être riche ! dit-il.

—Quoi, vraiment, vous désiriez venir avec moi.

—J'en meurs d'envie, mais hélas ! je ne vends pas encore mes tableaux comme Meissonnier.

—Hélas ! rien n'est plus simple ! venez avec moi, je vous offre le voyage.

Après quelques objections inspirées par la délicatesse de l'artiste, le marché fut conclu à la condition qu'il payerait en peinture et en croquis sa part de dépenses.

—Alors vous allez me laisser à Paris ? gémit M. Barbier. Moi qui m'ennuie déjà, je mourrai de chagrin quand je serai isolé.

—Voulez-vous m'emmener aussi ? Je suis assez riche pour me payer cette partie sans que cela me gêne.

Le docteur tenta vainement de démontrer à l'ancien indus-

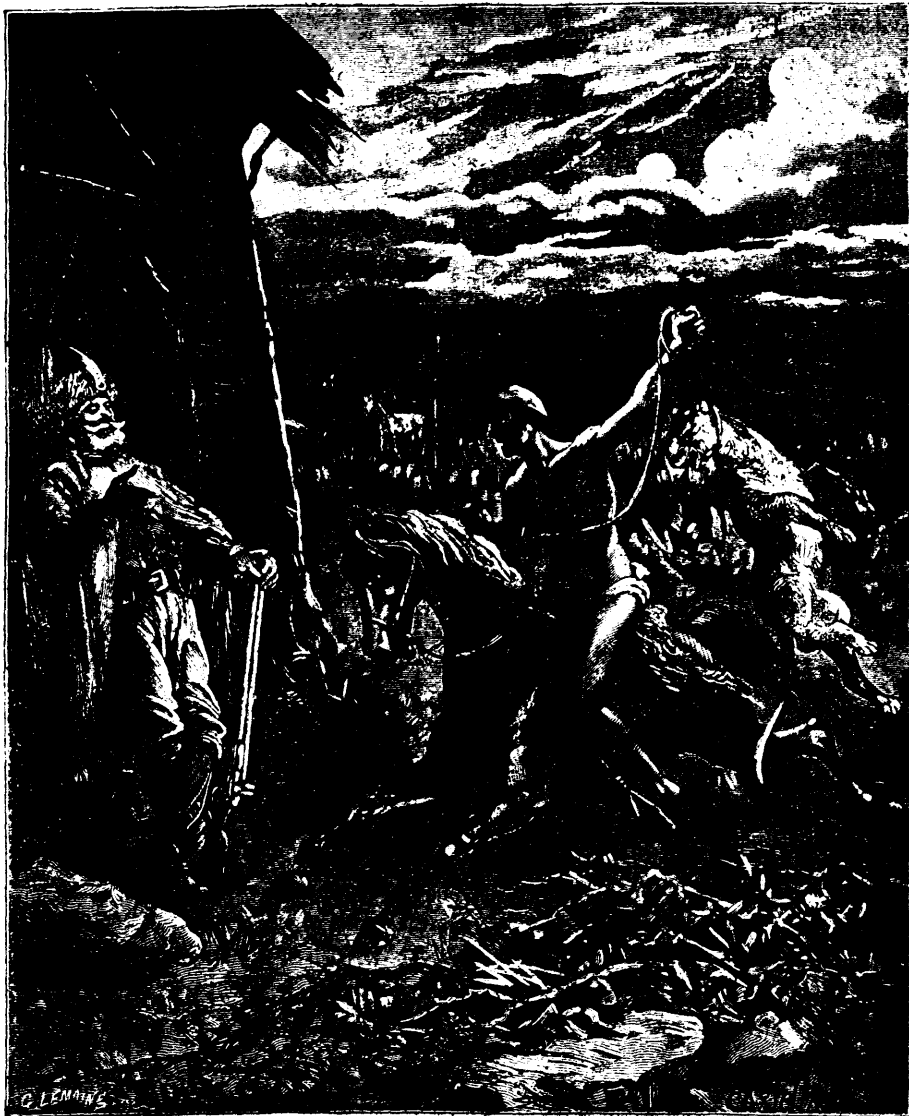
triel qu'un voyage de la nature de celui qu'il allait entreprendre n'était rien moins qu'une partie de plaisir, que cela constituait une entreprise fatigante pleine de dangers.

M. Barbier répondit par un sourire ironique :

—Il me semble, docteur, qu'à ce compte je ne suis pas votre aîné et que je me porte assez bien pour passer où vous passerez. Quant au courage, la famille des Barbier de Pontoise a depuis longtemps fait ses preuves et ne craint aucune concurrence.

Grâce à l'avis favorable donné par le peintre Beaudoin, et à la promesse faite par lui de tirer de ce nouveau compagnon de route un peu de gaieté dans les moments difficiles, on finit par accepter M. Barbier qui se hâta de se retirer pour faire ses préparatifs de départ et de voyage.

Maintenant que nos lecteurs connaissent les principaux personnages qui figureront dans notre



Le gaucho enleva la bête au lasso.—(Page 54, col. 2).

peintre Beaudoin à l'infortuné négociant, un parent du fameux Barbier de Séville ?

—Pas que je sache, répondit M. Barbier, car je suis de Pontoise et je ne connais nulle branche de ma famille qui ait émigré.

Nous aurons fini de présenter nos personnages à nos lecteurs quand nous leur aurons dit que notre chasseur se nomme Francisque, que c'est un coureur des bois que le docteur Leroux a emmené avec lui du Canada et qu'il a attaché à la mission dont il est le chef.

Enfin, pour ne pas abuser des préliminaires, nous dirons en quelques mots comment et pourquoi ces cinq personnages se trouvent au milieu de la plaine pampéenne, quelles circonstances les ont réunis et les ont amenés là, et enfin quel est le but qu'ils poursuivent.

En 1884, c'est-à-dire l'année qui précédait celle où se passèrent les faits que nous allons raconter,